

Le pauvre B. de Bernard-Henri Lévy

PREMIERE surprise. Voici qu'un des écrivains dont on attend le plus qu'il nous élucide notre époque, l'un de ceux qui y sont de toute évidence les plus immergés, choisit de conter les derniers jours d'un poète mort il y a plus d'un siècle. Deuxième surprise : ce poète n'est pas Ossian, ni méconnu, mais l'une des figures les plus éclatantes du panthéon littéraire, dont on a tant étudié l'œuvre et les jours que l'on croyait en avoir fait le tour. Troisième surprise : c'est à Bruxelles que l'action se passe. Bruxelles, cette ville tant négligée par les écrivains belges eux-mêmes, qui commencent seulement à l'intéresser vraiment, et od l'une des têtes de pont, l'un des chefs de file des lettres françaises d'aujourd'hui choisis de sitôt son roman, posant ainsi ses pas, de son propre aveu d'ailleurs, dans ceux de l'auteur des *Bleusements*, qui lui aussi avait traité un grand poète dans la capitale belge.

Ces trois surprises, parmi beaucoup d'autres, font de dixième roman de Bernard-Henri Lévy un événement. Décidément, ce diable d'homme, dont chaque ouvrage, jusqu'à présent, fut comme un électrochoc, et dont *Le Diable en tête* avait propulsé sur la scène romanesque un stupéfiant « inventeur du réel », parce qu'il avait su s'y servir de l'instrument narratif comme d'un révélateur des névroses de son temps, demeure à la hauteur de ses exigences, et de ce qu'il nous a appris à attendre de lui. Car ce qu'il faudrait dire d'abord de ces *Derniers jours de Charles Baudelaire*, c'est qu'une fois encore, l'écrivain nous entraîne à sa suite dans l'énigme aventure de la pensée

qui captive au point que l'on ne peut lâcher son livre, qu'il nous y bête, nous y englobe, nous fait nous interroger sur notre propre statut de lecteur, sur notre complicité dans le complot dont son personnage est ou se croit la victime. Il paraît qu'à l'origine de cette entreprise, B.H.L. avait voulu écrire un *Procès de Charles Baudelaire*. Et c'est nous qui, ce roman en main, croyons complicitaire à la barre... Faux tour de force !

Suspense

Le 4 février 1866, visitant l'Eglise Saint-Loup de Namur, Baudelaire est frappé d'une attaque qui est le premier symptôme du processus de démolition qui aura raison de lui en dix-huit mois. Son agonie commence là. Et c'est au lendemain de cette première station de son calvaire que Bernard-Henri Lévy s'empare de lui. Le poète se réfugie d'abord à l'Hôtel du Grand Mirail, rue de la Montagne, à Bruxelles. Il y est quasi cloîtré dans une chambre, prostré dans son lit, de plus en plus incapable de bouger, de parler. La parole ne lui est pas encore bête, mais elle le déserte peu à peu. Dans ses tête, les douleurs de sa vie le harcèlent. Il est hanté par le solitude, le mépris de ses pairs — la con-

descendance de « clan Hugo » lui est une torture —, cette œuvre dont il estime qu'il n'a pas donné toute la mesure, le sentiment profond et tenace que la vie qui s'écoule de lui ne lui a pas permis d'aller au bout de lui-même.

Si ce roman n'est à ce point à la gorge, ce n'est pas, on le devine, parce qu'on ne sait comment il finira. L'auteur, qui sait ce qu'est un vrai suspense, a compris que la tension que peut produire un récit repose dans la *mis en suspense perpétuelle d'une fin toujours annoncée*. Cette technique-là, il la maîtrise à la manière d'un grand compositeur, puisque il réussit même, comme le serait un musicien, à nous imposer la cadence de lecture de son livre, qu'il a d'ailleurs construit avec un soin méticuleux et diabolique : six parties, chacune composée de cinq éléments, ou les interventions autres que celles du narrateur se disposent en un ordre parfaitement géométrique. Cette architecture n'est pas seulement le fruit d'une volonté de symétrie : elle empêche le lecteur malgré lui, comme on peut très bien ressentir l'harmonie d'un édifice, en percevoir confusément l'équilibre sans l'avoir analysé.

Le moindre paradoxe de ce livre n'est pas de nous mener aux

confins de la folie et de l'aphasie avec une intelligence et une éléquence également dominées. B.H.L. n'est pas de ceux qui croient qu'il faut déconstruire pour rendre compte d'une déconstruction, la dignité de son démarche réside, justement, dans le contraire : sa confiance dans le pouvoir et la rigueur de l'esprit, qu'il sait capable d'affronter les abîmes. Et en choisissant de centrer l'un des phases de la dernière année au moment de son ultime glissade, il s'avance aussi loin, plus loin encore que dans ses essais, où il n'avait jamais eu froid aux yeux non plus. Mais prouvez chevalier de la lucidité, il ne s'avance pas dénué : s'il est un des penseurs de référence pour aujourd'hui, c'est parce qu'avec quelques-uns de ses amis — Philippe Muray, Philippe Sollers notamment, à qui ce livre doit beaucoup — il est l'un de ces rares intellectuels qui, de nos jours, ne se contentent pas de promener leur pensée dans les chemins balisés de la connaissance, mais s'aventurent en des zones inconnues et périlleuses.

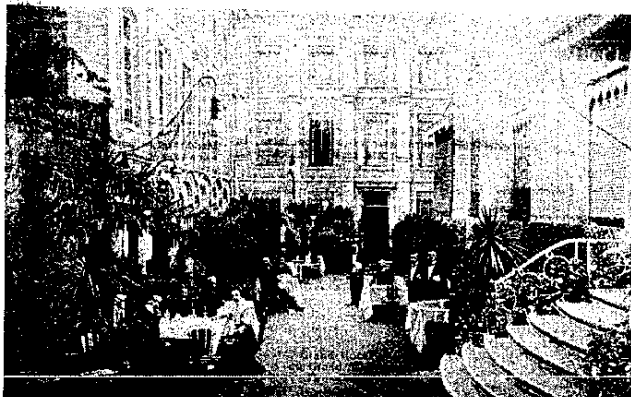
L'émoi que provoque ce livre tient à cela, plus encore qu'à nos révélations qu'il nous fait sur le « cas Baudelaire » ou aux confidences qu'il nous livre sur les hantises de son auteur (on y lit quelques prises de position sur

la place de l'écrivain dans le corps social, sur le rapport aux médias, sur l'« idéologie » qui sont plus pertinentes encore à propos de BHL que du pauvre B.) ; il nous aide à voir plus clair dans les ténèbres de l'être, il ne s'arrête pas pieusement face au mystère et à l'inépuisable, il est fondé sur la conviction que tout est susceptible d'être dit et il le dit. Que l'on appuie cela, solitude, insolence, ou plus justement, au sobriement courage, on y a affaire à ce qui distingue les auteurs qui complètent et qui marquent de ceux qui se contentent de faire.

Il est beaucoup question de la Belgique dans ce livre, fatalemment, de la Belgique telle qu'elle était ; et de cette Belgique mythique et caricaturale qui était à Baudelaire ce qu'était la Guinée à Mutil : le lieu géométrique de toutes les mesquineries, de toutes les ténèbres, de toutes les petites-tes. On sait les Belges très réceptifs à ce qui les fustige : Et en redemandant à Coluche lorsqu'il venait se produire au Cirque de Bruxelles. Ils étaient beaucoup au spectacle que, naguère, Patrick Roepers tira, sous le titre « Pauvre B. », du *Pauvre Belgique* de Baudelaire. Ils riront aussi de ce dernier livre, que Lévy, avec une rare témérité imagine que Baudelaire diète à un ultime disciple-vampire, et où les Belges en entendent de belles. Car ce roman passionnant et pathétique, bonrde d'idées jusqu'à la gueule, est aussi, par moments, irrésistiblement comique. Voilà encore l'une des innombrables surprises qu'il réserve.

JACQUES DE DECKER.

Bernard-Henri Lévy, *Les Derniers Jours de Charles Baudelaire*, Grasset, 348 p., 675 F.



L'hôtel du Grand Mirail, vers 1900, et deux de ses pensionnaires : Baudelaire et Bernard-Henri Lévy.

Le Diable en tête 22/12/1988 BHL